

Un nouveau savoir littéraire Entretien avec François Paré

Numéro 76, mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1994). Un nouveau savoir littéraire : entretien avec François Paré. *Liaison*, (76), 16–18.

Un nouveau savoir littéraire

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS PARÉ

Les Littératures de l'exigüité, essai de François Paré publié aux Éditions du Nordir, remportait deux prix en 1993 : celui du Gouverneur général et le Signet d'or de Radio-Québec. La revue *Liaison* a rencontré l'auteur qui s'entretient avec **Normand Renaud**.

Dans votre livre, vous démontez pièce par pièce tout l'appareil idéologique et institutionnel qui assure le prestige d'une demi-douzaine de «grandes» littératures mondiales, en excluant pratiquement tout ce qui se fait ailleurs. Vous dites que les «petites» littératures révèlent leurs limites ou donnent dans le dérisoire, lorsqu'elles essaient de reproduire ce même appareil à coup de colloques, d'anthologies et — vous me voyez venir — de prix littéraires. Or vous voici lauréat du prestigieux Prix du Gouverneur général.

Ce que j'ai dit dans mon livre, c'est que les prix servent d'abord à valoriser les institutions qui les donnent et qu'on observe chez les «petites» littératures une tendance à la surenchère. On multiplie les marques de reconnaissance de tout genre pour compenser le fait que l'institution littéraire est précaire ou peu valorisée. Dans l'ensemble, mon livre critique l'institution littéraire en son principe même : elle fonctionne nécessairement par exclusion et ce sont toujours les marginaux qui en font les frais

J'avoue que j'ai songé un moment à refuser le prix. J'aurais pu montrer par là que j'adhère à d'autres principes que ceux de l'institution et que je tiens à rester dans la marge. C'est ce que j'ai montré d'ailleurs en choisissant Le Nordir, un petit éditeur ontarien. Mais plutôt que de refuser le prix et de faire une scène, j'ai espéré qu'il puisse servir la cause que le livre défend et qu'il éveille l'intérêt pour tous les écrivains dont je parle.

La «marge» est pour vous un lieu à privilégier. Vous montrez pourtant à coup de nombreux exemples que la marge, l'exigüité, est une misère à laquelle les «petites» littératures n'échappent pas, quoi qu'elles fassent. Vous nous convainquez que la situation faite aux petites littératures est infériorisante et intenable. Pourquoi alors proposez-vous de choisir la marge, d'y tenir, d'y investir ?

Selon moi — et je fais bondir les universitaires quand je dis ça — la «grande» littérature est en

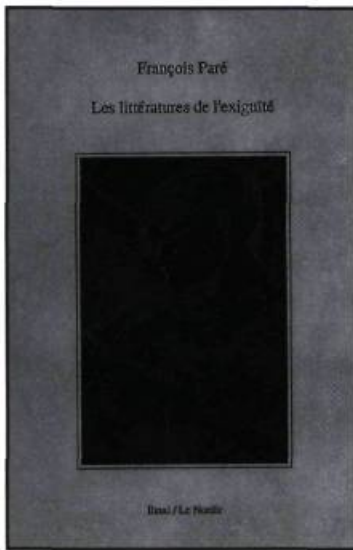
déclin, irrémédiablement. Le concept même qui la fonde paraît de plus en plus pauvre et étroit. Depuis la Renaissance, et à plus forte raison avec les vagues surréalistes et formalistes du XX^e siècle, la grande institution littéraire refuse de tenir compte de l'ancrage de la parole dans ses conditions matérielles et communautaires. C'est ce qui lui permet de se prétendre «universelle». Historiquement, la grande littérature s'est instituée en se réclamant de la tradition classique gréco-romaine. On excluait ainsi non seulement le Moyen Âge au grand complet, mais aussi tout ce qui se faisait en province ou en dialecte.

Un autre pilier de l'institution est le livre : c'est la seule production valorisée. Ce qui exclut, comme l'a montré la critique féministe, des formes telles que le journal intime, et qui exclut encore aujourd'hui des formes extrêmement importantes pour les petites collectivités, comme la chanson, les formes orales, les publications journalistiques.

La grande littérature s'est donc définie de plus en plus étroitement, au prix d'innombrables exclusions. Les «petites» littératures qui se battent, pour lesquelles rien n'est acquis, qui ont peu de lecteurs, qui accèdent difficilement au livre, qui favorisent l'oralité, sont appelées à prendre la relève. Elles sont d'une pertinence et d'une richesse qu'on ne peut plus ignorer. C'est maintenant le temps des littératures au pluriel.

Vous avancez l'opinion que la grande littérature est en perte de vitesse. En revanche, vous vous étendez bien plus longuement sur l'idée que les «petites» littératures ont un manque à gagner, que leur incapacité à se faire valoir décourage leur évolution, favorise le conservatisme et nourrit l'aliénation.

Je dis que c'est cela qui se passe, en effet, quand les «petites» littératures cherchent à être reconnues et acceptées dans la grande littérature. Mais justement, si tu écris pour être accepté, si tu essaies d'imiter les modes de discours de l'autre, tu te perds. Une des grandes réussites de l'Ontario français depuis vingt ans, c'est son théâtre. Or, ce type de théâtre n'aurait jamais pu se développer dans les cadres de la grande institution littéraire. Plusieurs pièces marquantes n'ont même pas été publiées. L'oralité et la création collective y sont pour beaucoup. Notre théâtre prend vie dans une communauté et il la fait vivre. C'est vrai que si on



Nouvelle édition du livre primé en format de poche.

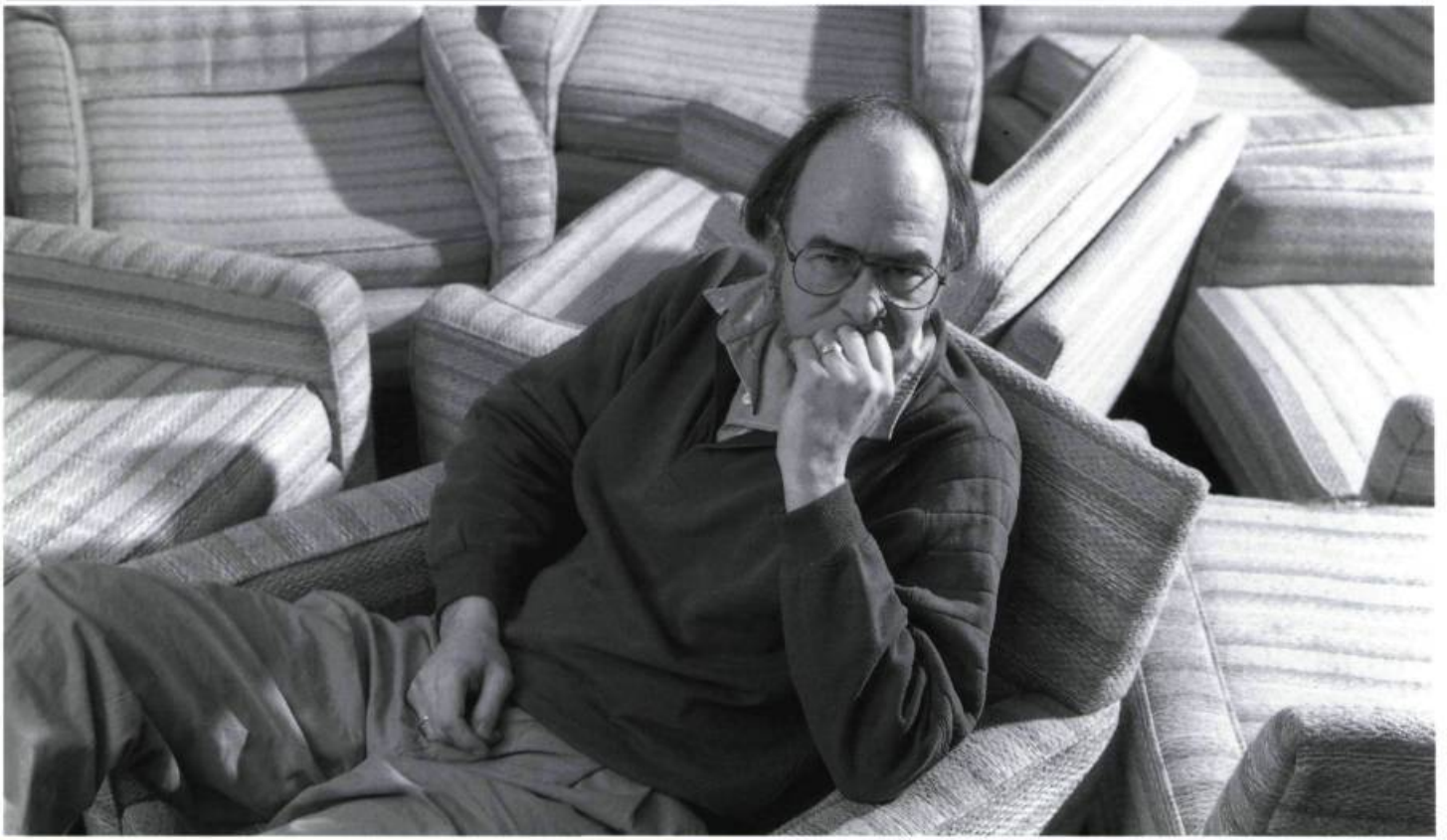


Photo : André Pilon

amenait ce théâtre en France, personne n'en parlerait. L'erreur est de croire qu'il a moins de valeur à cause de cela.

Donc, quand vous parlez de «repli identitaire» qui caractérise, entre autres, la littérature franco-ontarienne et qui la rend irrecevable dans la grande littérature, vous ne signalez pas une voie sans issue à éviter.

Absolument pas. Au contraire, je dis qu'il faut reconnaître que l'écrivain est modelé par son milieu. On m'a qualifié de rétrograde pour cela. Je me situe aux antipodes du postmoderne, où on n'a pas d'identité et où on circule partout de façon désincarnée.

Ce n'est pas le discours de l'identité qui fait problème. C'est la dévalorisation que l'on intériorise parce que ce discours n'est pas intégré dans la grande littérature. C'est l'étroitesse à laquelle ce discours nous confine tant et aussi longtemps que nous nous croyons seuls et uniques, avec des problèmes particuliers et insolubles. Ce qu'il faut se presser de reconnaître, c'est que nous sommes de la majorité. La plupart des cultures du monde vivent les mêmes problèmes que nous. Les Cris, les Navahos, les Pakistanais, les Mauriciens... partout au monde, il y a les exilés, les marginaux, les oubliés, les créateurs qui œuvrent avec peu de moyens. Il faut s'ouvrir à eux. Dans ce sens-là, oui, il faut ne pas s'en tenir au «repli identitaire».

Pourtant les écrivains de la marge sont toujours rappelés à leur origine régionale, quoi qu'ils fassent. Vous notez qu'Antonine Maillet a été reçue en France comme Acadienne, malgré le prix Goncourt. Herménégilde Chiasson connaît le même sort chez lui bien qu'il évite systématiquement le discours de l'identité. Vous dites aussi, ce qui semble peu souhaitable, que les «petites» littératures sont condamnées à «célébrer leur impuissance», à «sacraliser leur autodestruction».

La grande institution littéraire les réduit à cela, en effet. L'exclusion ne leur donne pas le choix. Mais je dénonce le mensonge par lequel on occulte, dans le savoir littéraire universitaire, la problématique identitaire, communautaire. Je donne l'exemple d'Alain Robbe-Grillet, qui trouve sa place dans tous les grands manuels pour représenter une forme, celle du «nouveau roman». Or, il figure aussi dans les anthologies de littérature bretonne. Les grands manuels ne disent pas que les thèmes obsédants de ses romans — l'espace, le labyrinthe, le double, la disparition — ont peut-être à voir avec ses origines bretonnes. Mais les Bretons voient le rapport, eux, et avec raison.

Ce que j'illustre par là, c'est que je ne vois pas comment, si elles gardent leur spécificité comme elles se le doivent, les «petites» littératures peuvent espérer s'inscrire non plus dans

Nous sommes de la majorité. La plupart des cultures du monde vivent les mêmes problèmes que nous.

l'espace, mais dans le temps, dans cette espèce de parole sans origine et universelle qui est le mythe fondateur de la grande institution littéraire. Elles portent néanmoins leur forme d'éternité, elles ont droit à la mémorisation. Mais elles devront passer par un autre chemin.

Dans l'avenir que vous entrevoyez, l'université aurait un rôle essentiel à jouer. Mais justement — encore un paradoxe — vous lui reprochez ses efforts actuels, les colloques consentis par mauvaise conscience, les anthologies trop nombreuses...

Partout en Occident, et même en Orient, les universités sont obsédées par les littératures dominantes. En Australie on enseigne les littératures

Mon inquiétude que vous soulevez, c'est la fabrication : les colloques improvisés, les initiatives qui ne contribuent pas au développement du savoir littéraire, les commentaires ponctuels, plutôt que les études de fond, les thèses de doctorat et de maîtrise. Il faut se donner une perspective historique. À quand une édition critique de *Lavalléeville*, avec un appareil de notes et un historique ? Nos universités sont si loin de ces préoccupations que la littérature franco-ontarienne s'est constituée contre elles, ce qui m'apparaît catastrophique.

Vous n'avez pourtant pas publié vous-même une recherche universitaire classique. Votre essai se développe par fragments de quelques pages chacune. Pourquoi ?

Parce que mon livre défend une cause, qui n'est justement pas celle de l'université actuelle. C'est un livre polémique. Je me permets des exagérations, je lance des idées. Je voulais aussi faire place à un côté autobiographique. J'en suis venu au développement par fragments tout naturellement, parce que cela me permettait d'inclure le plus de voix possible. Je cite ou commente au moins une centaine de poètes de partout au monde.

Mon prochain livre sera un travail universitaire plus conventionnel. Le titre sera probablement *Théories de la fragilité*. Je veux tenter de donner une certaine parole, orientée par ma propre lecture, à des auteurs franco-ontariens. Relire différemment André Paiement, Robert Dickson, Andrée Lacelle, Guy Lafond et Raymond Quatorze peut-être. Je veux encadrer mon propos d'une réflexion théorique sur la vulnérabilité de la littérature, son oscillation entre le silence et la parole qui a l'air de parler trop fort. Les sources théoriques sont rares, mais peut-être pas autant qu'on le pense. Je viens de recevoir un ouvrage d'un universitaire corse qui fait des recherches semblables. Je trouverai peut-être des choses chez les Noirs ou les autochtones américains, chez les féministes. Et je relirai certaines pages de Fernand Dorais.

Au fond, vous dites que les «petites» littératures sont appelées à grandir, dans la mesure où grandiront les institutions du savoir littéraire.

J'ai fait état dans mon livre du «déclin des intellectuels», en ce sens que toutes sortes de développements sont venus limiter la vieille institution dans sa capacité de régenter et de réduire le champ de la culture. Dans cette conjoncture, on peut oser espérer — permettez que je me cite — «l'émergence d'un discours de la marginalité culturelle, (...) une réinterprétation du manque, de la privation de l'Être, du moins de ce que nous percevions avec des yeux autres comme une privation et un manque, mais qui pourrait bien être notre plus subtile richesse» (pages 157-158).

En Ontario, les professeurs qui veulent participer à la littérature d'ici sont obligés d'évoluer en marge de leur propre institution.

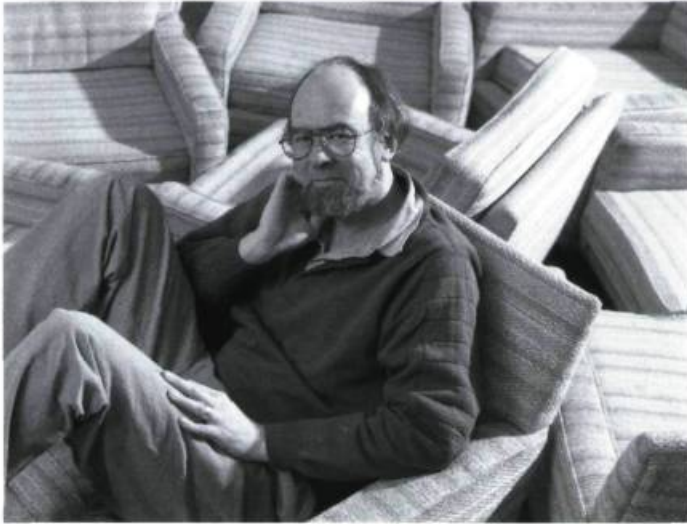


Photo : André Pilon

française, allemande, italienne, mais on ignore les littératures japonaise ou chinoise qui sont juste à côté. L'université est le lieu du savoir sur la littérature, c'est là que les œuvres entrent dans la durée. L'université doit s'ouvrir à toutes les littératures et créer le nouveau savoir littéraire que cela implique.

La force, un peu facile peut-être, de la littérature québécoise, c'est que l'université s'y est ralliée. En Ontario, les professeurs qui veulent participer à la littérature d'ici sont obligés d'évoluer en marge de leur propre institution. Je le sais pertinemment : on m'a avoué que mon livre semblait si peu pertinent aux yeux de mes collègues qu'il a failli me coûter une promotion. C'était avant qu'il reçoive le prix !

Dans les «petites» littératures, la fonction politique de l'écriture est indéniable, quoi qu'on en dise. L'interprétation, la critique, ramène inévitablement l'écriture à l'affirmation et à l'exploration d'une communauté. Voilà pourquoi je suis un propagandiste acharné pour la création d'une université franco-ontarienne. Notre littérature a droit, comme en Acadie, à sa propre université qui l'interprète et qui lui renvoie une vision d'elle-même.